

LE RAPPEL

JOURNAL QUOTIDIEN DE LA WALLONIE

TELEPHONES :
Direction - Administration 32.63.10
Rédaction 32.76.02
Annonces 32.76.03

Pour la publicité, s'adresser en nos
différents bureaux à Charleroi, Mons
et La Louvière, ou dans toutes les
agences de publicité.

Bureau : 27, rue Léopold, Charleroi. - Ouverts de 8 h. à 18 h. (samedis à 17 h.), excepté les dimanches et jours fériés. - C. C. P. N° 7520

L'EFFROYABLE TRAGEDIE DE MARCINELLE

La remontée des corps s'est poursuivie hier

BILAN
hier
à 18 h. 30

7 RESCAPÉS
6 BLESSÉS
94 MORTS
169 DISPARUS

Situation à 19 heures :
Les sauveteurs ont vaincu le gros
éboulement de 907 m.
et approchent de l'étage 975



Tandis qu'un sauveteur prend quelques minutes de repos, son compagnon, — un Italien, — griffonne un rapide message à ses proches.

Deux points acquis au 8^{me} jour :
● **L'éboulement a été franchi et la colonne a progressé de 600 mètres**
● **Les 83 corps ont été remontés**

Rien n'a été négligé

On a lu hier le texte de la déclaration de M. Rey. Tout le monde s'est accordé à la trouver parfaite. M. Rey a dit ce qu'il devait dire, et avec les mots qu'il fallait : ceux qui expriment la vérité avec une exactitude qui ne réchut pas l'espoir, dans la mesure où l'on peut encore l'entretenir.

Le Ministre des Affaires économiques, — et on nous permettra bien de le souligner, — a déclaré que tout ce qu'il est humainement possible de faire (et même au-delà) en matière de sauvetage était fait, — et il apportait là-dessus le témoignage de son collègue socialiste M. Trolet. Cette assurance, il fallait la donner aux familles des victimes et à celles qui attendent dans l'angoisse, parce que des rumeurs avaient quelquefois tenté de faire croire le contraire, et qu'elles ajoutaient inutilement, cruellement, à l'évidence la plus indubitable, à une douleur qui, en obéissant à sa pente naturelle, glissait parfois à l'exaspération.

Que tout ait été fait pour délivrer les malheureux de la mine, que tout soit fait encore, et continuera de l'être sans relâchement, jusqu'à la dernière minute, c'est de quoi doivent se persuader les femmes et les hommes qui pleurent et qui tremblent. Personne ne peut plus douter que l'ingéniosité, la hardiesse des sauveteurs se sont manifestées avec une endurance qui va jusqu'à défier la limite des forces humaines, avec un mépris exemplaire du péril. On sait que les hommes, qui travaillent obstinément à arracher à la mine ses tragiques secrets, risquent leur vie chaque fois qu'ils descendent dans le puits et que plusieurs d'entre eux, parmi les mieux entraînés et les plus résistants, ont été terrassés par des efforts qui les avaient menés à l'épuisement physique.

Si ces tentatives, toujours renouvelées, demeurent vaines, c'est qu'elles ne pouvaient pas aboutir. Rien n'aura été négligé par les sauveteurs les plus éprouvés et les plus intrépides. Mais il arrive, à de certains moments, que l'homme ne puisse apprivoiser la fureur de déchirantes auevèlement de puissances, et que ces puissances la brisent, réduisant à rien tout le courage et toute l'intelligence dont sont capables les plus valeureux d'entre nous.

— Il faut faire vite à l'étage 835. C'est pourquoi on a fait appel aux équipes de sauvetage des charbonnages du Limbourg.

Partis en camions de Beerlingen, de Voortelaer et d'ailleurs mardi vers 10 heures, ces volontaires arrivèrent en cette veillée d'Assomption dans la cour du Casier aux environs de 0 heure.

La septième nuit de lutte contre le désespoir s'est levée. Une nuit inhumaine, une nuit froide comme un tombeau...

PRESQUE LE DOUBLE

On attendait une trentaine de sauveteurs. Ils sont presque le double. Un ingénieur du Casier vient les accueillir. Aussitôt après, on débarque des camions tout leur matériel de sauvetage : appareils respiratoires, casques, vêtements, lampes.

Mais il faut assurer pour tous ces hommes un gîte, une couchette. Il faut aussi les piloter dans les dépendances du charbonnage, leur

montrer l'emplacement des douches, de la cantine, des dortoirs... leur expliquer enfin la tâche qui leur attend : remonter les corps à la surface.

RIEN QUE DES UNIFORMES

Cette nuit, il n'y a plus de visiteurs : plus de curieux. Tous ceux qui demeurent encore sont revêtus d'un uniforme. Sous les lumières électriques on ne découvre plus que des mineurs en costume de toile et foulard rouge, des infirmières et religieuses en bonnet et tablier

blancs, des gendarmes, des soldats, des scouts, des membres du service de Croix-Rouge... Personne ne s'attarde à l'extérieur. Il fait trop froid. Chacun à son besoin bien défini. Dans l'air flotte une odeur de créoline mêlée à celle déjà bien connue de la fumée que crache toujours le puits d'entrée.

A intervalles réguliers, des mineurs remontent la passerelle qui relie la cour du charbonnage au carré de la fosse. Ils ont l'air las, et s'appuient lourdement sur la rampe.

De toute évidence les appareils respiratoires redoublent la fatigue des hommes.

— On a eu chaud. Quatre hommes ne repartaient plus. Ils étaient incommodes, murmure un courageux qui revient de l'enfer.

Certains des sauveteurs, — ceux qui remontent de 907 — sont totalement couverts de vêtements en caoutchouc ; d'autres en plus grand nombre portent seulement gants et masques. Ils sont occupés à la galerie 835.

La plus grosse tâche consiste à dégager les corps enchevêtrés, soulés les uns aux autres.

Pour ce faire, il faut marcher dans la galerie jusqu'à 1.700 mètres. Cela représente une somme d'efforts extraordinaire — qui se pro-

longent pendant deux heures environ. A la relève, tous ceux qui reviennent par les douches avant de pouvoir se restaurer et se reposer. Il faut éviter surtout de porter ailleurs la terrible infection.

◆ VOIR SUITE PAGE 3

Les sauveteurs, exténués, sont pris de malaise

En l'espace d'une heure, quatre hommes durent recevoir des soins

Néanmoins, pas de relâchement dans les manœuvres d'approche vers 1.035

Hier matin, — il pouvait être sept heures, — les sauveteurs ont terminé les travaux d'exploration à l'étage 835. Une équipe seulement allait être maintenue à pied d'œuvre en vue d'une pénétration vers le Levant, dans les veines profondes qui pourraient receler encore une ou deux victimes.

Une tâche de titan

Et toutes les dispositions avaient été prises pour que le gros de la troupe concentre son effort à partir de 907 en vue de l'infiltration vers le fond de la mine. C'est assez dire que, dans les heures à venir, l'actualité sera dominée par les travaux d'approche.

La fatigue a raison de ces hommes. Ce n'est pas impunément qu'on reste en activité huit jours durant, sans autre repos que la station assise ou allongée sur des bancs, entre deux descentes.

On aurait tout lieu d'être inquiet sur leur sort si une imposante équipe limbourgeoise de secours n'était sur place depuis le de Frameries et d'un de celle de Marcinelle. Le plus atteint mettra un espace de temps qui sera vite le prévenir que tout se passe très bien, lançant-il à un secouriste. Pour l'instant, il a une crise de larmes qui achèvera de le soulager.

Mais l'alerte avait été chaude, au point qu'immédiatement après cet accident, les chefs se concertèrent. Le micro annonça d'abord que tous les rescus de centrale devaient se rendre au bureau principal. Puis, nouvelle

◆ VOIR SUITE PAGE 3



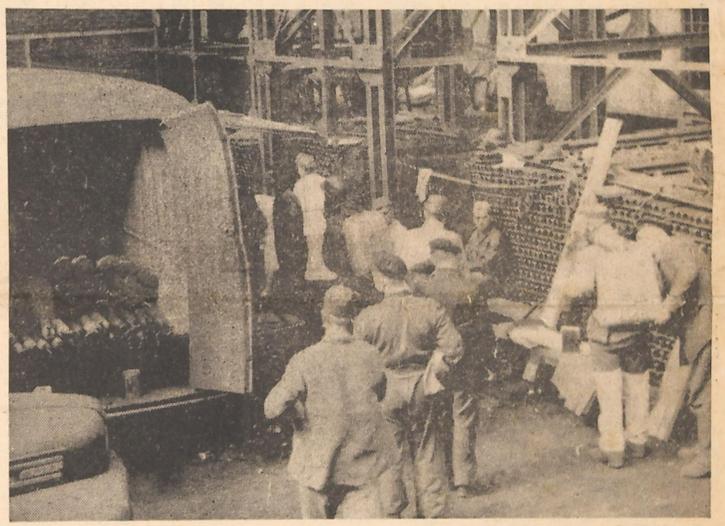
Une brigade de sauveteurs du charbonnage de Winterslag, munis d'un équipement perfectionné, sont prêts à affronter le gouffre tragique.

actuellement les plus éprouvés. On peut ainsi espérer que ne se reproduiront plus les inquiétantes défaillances dont nous eumes le spectacle entre 7 et 8 heures.

Quatre sauveteurs, en effet, furent remportés dans un état proche de l'asphyxie. Il s'agit de deux hommes de la centenaire équipe limbourgeoise, d'un de celle de Frameries et d'un de celle de Marcinelle. Le plus atteint mettra un espace de temps qui sera vite le prévenir que tout se passe très bien, lançant-il à un secouriste. Pour l'instant, il a une crise de larmes qui achèvera de le soulager.

Mais l'alerte avait été chaude, au point qu'immédiatement après cet accident, les chefs se concertèrent. Le micro annonça d'abord que tous les rescus de centrale devaient se rendre au bureau principal. Puis, nouvelle

◆ VOIR SUITE PAGE 3



Au quartier général des sauveteurs, tandis qu'on s'empresse autour de ceux qui vont descendre, on aperçoit dans le camion, les bombes de réserve qui sont placées dans le sac métallique que les hommes portent sur le dos.

Au Camp italien du XII, mercredi à 17 h. 30

Dix-neuf familles attendent

Quatre autres n'attendent plus

Des femmes s'enfuient dans la nuit

pour rejoindre les grilles du charbonnage

et un père de famille a failli se suicider

Rue de Beaumont à Marcinelle, dans le quartier du XII, le camp italien étale ses allées poussiéreuses et ses baraquements bruns, noirs, gris. A gauche, les chassés de fenêtres sont de couleur orange. Les ouvriers des Charbonnages de Montceau-Fontaine y demeurent. Là-bas, la vie continue. A droite, derrière les chassés verts, la vie s'est arrêtée. Dix-neuf familles attendent la fatale nouvelle, quatre autres ne l'attendent plus. Un père revenu depuis 2 jours d'Italie n'a plus voulu attendre. Dans un des baraquements du Charbonnage du Casier d'où son fils est parti depuis huit jours, il a tenté de se trancher la gorge d'un coup de rasoir.

Faire jouer les enfants

On s'est attelé à temps pour l'en empêcher, le défendeur tant soit peu. C'est que depuis plusieurs jours, des religieuses, des prêtres, des assistants sociaux et des aides familiaux séjournent dans le camp, milieux l'existence — là où il n'y a pas de famille, de la femme dont le mari était ou est toujours au fond de la mine. Cette organisation, toute de doigts, est dirigée par M. Michel Falaise, président du patro de Marcinelle dont les dirigeants font jouer les enfants ou les emmènent dans leur auto, faire une randonnée dans les environs, mais loin des mollettes et des torris.

Aide matérielle et morale

Depuis jeudi, la situation de ces familles italiennes nécessite une intervention, non seulement matérielle et morale. Bien sûr, leurs

compatriotes qui n'étaient pas atteints par le drame les entouraient de tout le réconfort souhaitable. Mais ne fallait-il pas nourrir les enfants, les soigner, ainsi que leurs malheureuses mères ?

Mlle Blampain et Mme Sauter, des plaines de Jeuz du Mét Noir et du Bois Marcelle créèrent donc un service d'alimentation et un service médical. Du ravitaillement fut amené, une cuisine aménagée.

Et depuis lors, les familles des victimes ont de quoi manger. Quant au service médical auquel ont prêté gracieusement leur concours des médecins, des religieuses et des infirmières, il permet de soigner avec diligence de pauvres femmes atteintes de crises de nerfs ou d'évanouissement. L'une d'elles, une cardiaque, Mme Sacco fut transportée à l'hôpital. Un vieux père fut aussi conduit. D'autres femmes encore que ni les paroles de réconfort, ni les piqûres ne guérissaient.

Ils nous connaissaient

Le principal, nous a dit M. Michel Falaise, c'est que ces familles nous connaissaient. Le dimanche, en effet, leurs enfants venaient au patro. Quand, ces derniers jours, elles revirent nos uniformes verts, elles savaient à qui s'adresser. A qui aussi, je crois, accorder leur confiance. Ce nous fut évidemment un grand profit dans notre recherche d'apaiser leur sort que leur douleur. Elles n'hésitaient pas à nous confier leurs enfants, à se laisser aider. De Gilly et de Mont-sur-Marchienne arrivèrent des Petites Soeurs Dominicaines et

◆ VOIR SUITE PAGE 3

des Soeurs de la Providence. Le camp s'organisa d'avantage. En plus de la nourriture et des soins médicaux, il fut fourni des vêtements. Une religieuse italienne et des assistants sociaux de même nationalité gagnèrent aussi le camp.

Et il est possible maintenant de s'occuper d'une façon quasi permanente de chaque famille. Pour les courses, dans les environs, il a été créé un service auto. Le dernier en date, malheureusement, est un service de teinturerie.

La nuit

La nuit, poursuit M. Falaise, la surveillance doit être aussi permanente. Non seulement à l'intérieur des baraquements, nous aussi à l'entrée du camp. Nous dormons, les quelques et moi, dans les voitures. Quelqu'un fait le guet. Parfois, le long d'un baraquement se détache une silhouette. C'est une Italienne qui s'est jetée du camp pour rejoindre les grilles du charbonnage. Il faut alors s'approcher d'elle, la dissuader de nous quitter. C'est fort long, fort triste. Mais nous réussissons toujours.

Et on lui dit tout

Le plus affreux, c'est quand on vient annoncer un décès. Une religieuse, une infirmière, bavardes d'abord avec le père ou l'épouse. Le plus adroitement possible. Si la femme est menacée d'un évanouissement ou d'une crise de nerf, on lui fait une piqûre. Quand elle est sous l'effet de cette piqûre, alors on lui dit tout...

◆ VOIR SUITE PAGE 3

